

La jeune fille poussa un cri, prise qu'elle était entre ces deux épouvantails.

— Qu'avez-vous à crier, et qui vous fait peur, mademoiselle ? demanda alors une argentine et ferme voix de femme qui sortit presque impérieuse de la coiffe de ce manteau.

En même temps la personne qui avait parlé fit un pas dans la rue, venant au-devant de la fugitive.

— Ah ! grâce au ciel, vous êtes une femme ! s'écria Ingénue épuisée.

— Oui, certes, mademoiselle, et vous faut-il protection ? demanda la nouvelle venue.

Et en disant ces mots, elle rabattit le capuchon de sa mante et découvrit son visage.

Un visage beau et fin, frais et jeune.

Mais la respiration manquait à Ingénue, et, comme elle ne pouvait plus parler, elle désigna du geste avec une frayeur inexprimable, l'homme qui la suivait, et, qui, en présence des deux femmes réunies, hésitait et demeurait droit, les mains sur les hanches, les jambes écartées, au milieu de la rue, avec un sourire affreux et un air d'ironique bravade.

— Ah ! oui, je comprends, ma chère demoiselle, dit la jeune femme à Ingénue en lui prenant le bras, cet homme vous épouvante, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, s'écria Ingénue.

— Je comprends cela, il est fort laid.

Et elle fit un pas pour le regarder de plus près.

— Il est hideux même ! continua-t-elle en fixant son regard sur cet homme, sans que sa laideur menaçante parût, le moins du monde l'effrayer.

Le persécuteur, stupéfait, s'était arrêté, comme nous l'avons dit ; mais, à ces paroles auxquelles il ne s'attendait pas, un murmure de rage s'échappa de ses lèvres.

— Hideux, c'est vrai, répéta la jeune femme ; mais il ne faut pas avoir peur pour cela, et faisant encore un pas vers lui :

— Voyons, dit-elle, êtes-vous un voleur, mon drôle ? en ce cas, j'ai là un pistolet pour vous.

Et elle tira, en effet, un pistolet de sa poche.

L'homme détourna son visage et son corps devant l'arme que l'amazone lui tendait brusquement.

— Non pas, dit-il d'une voix rauque et inquiète, mais toujours railleuse, je ne suis qu'un admirateur des belles filles comme vous.

— Soyez donc plus beau, alors, dit l'étrangère.

— Beau ou non, répondit le cynique interlocuteur, je puis plaire comme un autre.

— Soit, mais ce n'est pas à nous que vous plaisez ou que vous plairez. Je vous invite à passer votre chemin.

— Ce ne sera pas, au moins, avant d'avoir embrassé l'une ou l'autre de vous deux, dit l'homme ; ne fût-ce que pour vous prouver que je n'ai pas peur de votre pistolet, ma belle héroïne.

Ingénue fit un cri en voyant le bras de cette arraignée humaine s'avancer vers elle.

L'étrangère remit tranquillement son pistolet dans sa poche, et, d'une main vigoureuse, elle repoussa l'agresseur.

Mais celui-ci ne se tint point pour battu, il revint à la charge avec des allures joviales qui eussent dégoûté une vivandière.

La jeune femme se sentit effleurée par la main de cet homme.

Mais, aussitôt, avec le calcul d'un duelliste qui fait un pas en arrière pour reprendre l'avantage un instant perdu, elle se recula, et, en se reculant, elle envoya à l'insulteur un soufflet si rude, qu'il alla trébucher dans les chaînes de la voiture.

L'homme se releva, hésita s'il ne chercherait point une vengeance que l'arme qu'on lui avait montrée pouvait rendre dangereuse, puis, prenant le parti de la retraite, il disparut au détour de la rue en murmurant :

— Décidément, je n'ai pas de bonheur avec les femmes et l'obscurité ne me va pas mieux que le grand jour.

Et il regagna, maugréant, la porte de sa cave, puis sa table où brûlait encore la chandelle coulante, et sa chaise sur les livres de laquelle il se laissa tomber en disant :

— Eh bien ! soit, puisque Dieu ne m'a pas fait beau, je me ferai terrible ! . . .

XL.

CE QUE C'ÉTAIT QUE CETTE INCONNUE.

Les deux jeunes filles restées seules après la retraite de Marat, car nous présumons que le lecteur l'a reconnu, les deux jeunes filles restées seules, l'étrangère prit Ingénue toute tremblante dans ses bras, et l'amena vers la boutique au

seuil de laquelle tout un monde d'événements venait de se dérouler pour la pauvre Ingénue.

L'hôtesse, qui achevait de souper en compagnie du conducteur de la voiture, apparut, sa lampe à la main, dans l'arrière-boutique.

Ingénue put alors contempler à loisir la beauté souriante et calme de cette femme.

— Nous nous sommes peut-être trompées sur les intentions de cet homme, dit-elle à Ingénue, mais, quoi qu'il en soit, puisque sa présence vous effrayait si fort, il est heureux que je me sois trouvée là pour attendre cette voiture.

— Vous quittez donc Paris, madame ? demanda Ingénue.

— Oui, mademoiselle ; je suis de province, j'habite la Normandie depuis ma jeunesse. Je suis venue à Paris pour soigner une vieille parente qui y était malade, et qui est morte hier. Je retourne aujourd'hui chez moi sans avoir vu autre chose de Paris que ce que l'on en voit des fenêtres de cette maison que l'on aperçoit d'ici, fenêtres fermées maintenant, comme les yeux de celle qui l'habitait !

— Oh ! vraiment ? s'écria Ingénue avec surprise.

— Et vous, mon enfant ? demanda l'étrangère avec un ton presque maternel, quoiqu'il y eût à peine trois ou quatre ans entre son âge et celui de sa jeune compagne.

— Moi, je suis de Paris, madame, et je ne l'ai jamais quitté non plus.

— Où allez-vous ? demanda l'ainé des deux jeunes filles d'une voix qui éclatait malgré elle, et dans laquelle, malgré sa douceur, il était facile de distinguer cet accent impératif des caractères décidés.

— Mais, reprit Ingénue, je retournais chez nous.

Rien ne ment avec plus d'aplomb, si naïve qu'elle soit, qu'un jeune fille prise en faute.

— Est-ce loin, chez vous ?

— Rue des Bernardins.

— Cela ne m'indique rien, je ne sais où est cette rue.

— Mon Dieu ! moi aussi, je suis perdue ! Où suis-je, ici ? reprit Ingénue.

— Je l'ignore absolument ; mais je puis le demander à notre hôtesse ; voulez-vous ?

— Oh ! de tout mon cœur, madame, et vous me rendez véritablement service.

La voyageuse se retourna, et, de la même voix claire et impérative en même temps,

— Madame, dit-elle, je désirerais savoir où nous sommes, quartier et rue.

— Mademoiselle, répondit l'hôtesse, nous sommes dans la rue Serpente, au coin de celle du Paon.

— Vous avez entendu, mon enfant ?

— Oui, et je vous rends grâce.

— Mon Dieu ! reprit la plus forte des deux jeunes filles en regardant Ingénue, mon Dieu ! comme vous êtes pâle encore !

— Oh ! si vous saviez combien j'ai eu peur ! . . . Mais vous, comme vous êtes brave !

— Il n'y avait pas grand mérite à cela : nous étions à portée d'avoir du secours à mon premier appel ; mais pourtant, ainsi que vous le dites, ajouta la jeune fille, oui, en effet, je crois que je suis brave.

— Et qui vous donne ce courage que je n'ai pas, moi ?

— La réflexion.

— Eh bien, au contraire, moi, il me semble, mademoiselle, que plus je réfléchirais, plus j'aurais peur.

— Non, si vous pensiez que Dieu a donné la force aux bons comme aux mauvais, et, bien plus même aux premiers qu'aux autres, puisqu'ils peuvent user de leurs forces avec l'approbation générale. Voyez-vous, ajouta l'étrangère en étendant le bras comme une inspirée, il y a en moi un instinct qui me pousse ; le danger qui vous effraye, me provoque, moi, à la résistance. Par exemple, j'éprouvais un certain plaisir à braver cet homme qui vous effrayait. Je l'eusse tué avec joie s'il nous eût insultées. Cet homme, d'ailleurs, mon instinct me le dit, cet homme est, à coup sûr, un méchant homme.

— Il vous trouvait très belle, lui, car un instant il est resté en admiration devant vous.

— Insulte de plus !

— N'importe, sans vous, je mourais de peur.

— C'est votre faute ?

— Oui.

— Expliquez-moi cela. Depuis combien de temps vous suivait-il ?

— Oh ! depuis dix minutes au moins.

— Mais quand vous vous êtes aperçue que cet homme semblait, à tort ou à raison, vous suivre avec intention, que n'avez-vous tout de suite appelé à l'aide si vous aviez peur ?

— Oh ! faire du bruit, je n'osais.

— Voilà bien les Parisiennes, ayant peur de tout

— Ecoutez donc, dit Ingénue, un peu blessée

de ce jugement porté sur ses compatriotes, toute femme n'a pas votre force ! je n'ai que seize ans.

— Et moi, j'en ai dix-huit à peine, dit la voyageuse en souriant ; vous voyez qu'entre nous la différence n'est pas énorme.

— Allons, c'est vrai, dit Ingénue, vous devriez avoir aussi peur que moi.

— Je m'en garderais bien ? c'est la faiblesse des femmes qui enhardit les hommes de cette espèce. Il fallait vous retourner bravement, lui dire en face que vous lui défendiez de vous suivre, et le menacer d'en appeler au premier homme de cœur qui paraîtrait.

— Oh ! mademoiselle, pour dire et faire tout cela, il faudrait avoir plus de force que je n'en ai.

— Enfin, vous en voilà quitte ; voulez-vous que je vous fasse reconduire par quelqu'un ?

— Oh ! non, merci !

— Mais que vont dire vos parens en vous voyant rentrer ainsi toute pâle et tout effarée ?

— Mes parens ?

— Oui, vous avez des parens, sans doute ?

— J'ai mon père.

— Vous êtes bien heureuse !.... Sera-t-il inquiet en vous voyant en retard ?

— Je ne crois pas.

— Il vous sait sortie ?

Ingénue, subjuguée, n'osa mentir cette fois, et baissant les yeux,

— Non, répondit-elle.

Mais d'un ton si doux, si suppliant, si bien approprié au rôle de petite fille qu'elle avait joué, que l'étrangère comprit l'incartade.

Seulement, une chose se manifesta en elle que l'on n'eût peut-être pas attendu de sa supériorité : elle rougit aussi fort que venait de le faire Ingénue.

— Ah ! dit-elle, voilà qui m'explique tout. Vous êtes en faute, et vous vous trouvez punie. Il faut ne pas faire le mal, chère demoiselle, et alors on est bien forte. Je gage que vous eussiez été plus brave si, du consentement de monsieur votre père, vous eussiez arpenté la ville, au lieu de courir furtivement.

Et elle rougit encore.

Les yeux d'Ingénue se remplirent de larmes à cette réprimande, faite cependant avec un accent tout maternel.

— Ah ! vous avez bien raison, s'écria-t-elle, j'ai fait mal, et je suis punie ; mais, ajouta-t-elle en regardant l'inconnue d'un œil tout resplen-

dissant d'innocence, n'allez pas croire au moins que je sois bien coupable.

— Ah ! je ne vous demande pas de confiance, mademoiselle, dit l'étrangère en se reculant avec une espèce de pruderie sauvage.

Ingénue comprit, et, saisissant la main de sa compagne,

— Ecoutez, reprit-elle, il faut que je vous dise ce que j'avais à faire, ce soir, par la ville. Quelqu'un que je connais, Ingénue baissa les yeux, quelqu'un que j'aime est absent depuis dix jours, il ne me donne pas de ses nouvelles et ne revient pas. Il y a eu des émeutes dernièrement, beaucoup de coups de fusil tirés, et j'ai peur qu'il ne soit tué ou tout au moins blessé.

L'étrangère gardait le silence.

— Oh ! comme Dieu est grand ! s'écria Ingénue ; comme Dieu est bon de vous avoir envoyée à moi !

L'étrangère abaissa ses chastes et lumineux regards sur le charmant visage baigné de larmes qui semblait l'implorer.

— Il y avait tant de douce vertu, tant de charme modeste dans les yeux de la fille de Rétif, que l'accuser eût été impossible.

L'étrangère sourit, prit la main d'Ingénue, la serra doucement, et dit avec une grâce inexprimable :

— Oh ! que je suis contente de vous avoir rendu service !

— Merci encore, et adieu, dit Ingénue, car voilà tout ce que j'attendais pour vous quitter.

— Attendez, au moins, reprit la voyageuse la retenant à son tour, que je vous fasse indiquer le chemin de vive voix par l'hôtesse.

Ce qui fut fait sur-le-champ.

— Ah ! ah ! dit l'étrangère, lorsque l'hôtesse eut fini, il paraît que c'est loin encore, et que vous avez beaucoup de chemin à faire.

— Oh ! cela ne m'inquiète pas, le chemin : je courrai.

Puis, s'arrêtant craintive, mais relevant peu à peu sa tête à la hauteur de la tête de l'inconnue.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mademoiselle ? demanda-t-elle.

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion ; deux chastes cœurs battaient l'un contre l'autre.

— Maintenant, dit Ingénue à l'oreille de sa nouvelle amie, encore un mot, encore un service.

— Lequel, mon enfant ?

— Moi reprit la jeune fille, on me nomme Ingénue ; mon père est monsieur Rétif de la Bretagne.

— L'écrivain ? s'écria l'inconnue.

— Oui.

— Ah ! mademoiselle, on dit qu'il a beaucoup de talent.

— Vous ne connaissez pas ses œuvres ?

— Non, jamais je n'ai lu de romans.

— Et vous, mademoiselle, dit à son tour Ingénue, comment vous appelez-vous, s'il vous plaît ?

— Moi ?

— Oui, afin que votre nom se mêle à mes plus chers souvenirs, afin que je m'inspire de votre courage, et que j'imité, s'il est possible, votre douce vertu.

— On m'appelle Charlotte de Corday, ma chère Ingénue, répondit la voyageuse ; mais embrassez moi encore, voilà que les chevaux sont attelés.

— Charlotte de Corday, répéta Ingénue ; oh ! soyez tranquille, je n'oublierai pas votre nom !

XLI.

L'AMOUR DE LA VERTU ET LA VERTU DE L'AMOUR.

Ingénue n'avait pu s'éloigner qu'elle n'eût vu Charlotte de Corday monter en voiture, et la voiture s'éloigner en l'entraînant ; et, cependant, malgré ce nouveau retard, elle était rentrée chez elle longtemps avant le retour de son père.

Le bonhomme Rétif revint dans un état qui, sans être l'ivresse, était au moins la gaieté.

Il avait reçu à table de nombreux compliments sur ses *Contemporains* et sur ses *Nuits de Paris*. Son libraire, enivré par ces éloges, lui avait fait une commande, et Réveillon, passé à l'état de publiciste, depuis la brochure que Rétif avait faite pour lui, Réveillon avait daigné descendre à causer de temps en temps papier noirci, au lieu de papier peint.

Réveillon avait placé Rétif à table près de lui et l'avait fait boire généreusement. Il avait bu lui-même, et dans ce temps-là, qui n'est cependant pas bien éloigné du nôtre, il y avait encore une certaine bonhomie qui permettait à l'honnête homme de s'égayer avec du bon vin.

Les poètes, les hommes de lettres, les écrivains avaient, du reste, déjà fait un certain progrès : au dix-septième siècle, ils étaient ivro-

gues ; au dix-huitième siècle, ils n'étaient plus que gourmands.

La conversation, après avoir roulé sur une foule de sujets, était, au dessert, tombée sur Auger, le nouvel engagé de Réveillon, et, comme on va le voir, elle avait porté ses fruits.

Rétif, en rentrant vers dix heures du soir, trouva Ingénue assise à sa table de travail.

Seulement, Ingénue ne travaillait pas.

Elle se sentait des torts ; aussi, dès qu'elle entendit dans l'escalier et les pas de son père et la petite chanson dont il accompagnait sa marche quand il était de bonne humeur, elle courut ouvrir la porte.

Rétif rentré, Ingénue fut très aimable et très caressante pour lui.

Ces caresses et cette amabilité touchèrent profondément Rétif, prédisposé à l'attendrissement par la petite pointe de vin qu'il rapportait de son souper.

— Eh bien, dit-il à Ingénue après l'avoir embrassée, tu t'es bien ennuyée, n'est-ce pas, ma chère enfant ?

— Mais oui, mon père, dit Ingénue.

— Oh ! je me le suis dit bien souvent, reprit l'écrivain. Que n'es-tu un homme, au lieu d'être une femme, je t'emmènerais partout !

— Etes-vous donc fâché d'avoir une fille, cher petit père ?

— Non, car tu es belle, et j'aime les beaux visages : cela récréé ; tu es la joie de la maison, ma pauvre Ingénue, et, depuis que tu as l'âge de jeune fille, toutes mes héroïnes ont les yeux bleus et les cheveux blonds.

— Bon père !

— Mais, enfin, réfléchis, mon enfant, à ce qui nous arriverait si tu étais un garçon, par exemple.

— Que nous arriverait-il, mon père ? dit Ingénue.

— Ce qui nous arriverait ? c'est bien simple : je suis invité tous les jours, ou presque tous les jours, à dîner en ville ; eh bien, si tu étais un garçon, je t'emmènerais avec moi ; nous n'aurions pas de dîner à faire à la maison : ce qui serait une économie, d'abord, et ce qui ferait ensuite que tu ne salirais pas tes jolis petits doigts.

— Oh ! mon père, si j'étais un jeune homme, je n'aurais pas besoin de ménager ma main.

— C'est vrai ; mais, outre cela, je t'apprendrais à composer en imprimerie ; tu m'aiderais dans mes travaux. Nous gagnerions dix francs

par jour à nous deux ; c'est trois cents francs par mois, c'est trois mille six cents francs par an ! Sans compter mes manuscrits, qui iraient peut-être à sept ou huit mille, car il n'est pas rare de voir . . .

Comme la somme paraissait assez forte à Ingénue, elle leva naïvement les yeux sur son père.

— Dame ! fit celui-ci, regarde monsieur Mercier . . . Et puis, alors, nous serions très heureux.

Ingénue sourit avec mélancolie.

— Nous sommes presque heureux, dit-elle.

— *Presque!* . . . s'écria Rétif. O philosophie de l'ingénuité ! *Presque!* tu as bien dit, mon amour d'enfant ; oui, *presque!* nous sommes presque heureux.

Rétif s'attendrit.

— *Presque!* continua-t-il, c'est le mot des choses de ce monde ; *presque* riche est le millionnaire qui désire deux millions, *presque* puissant est le prince qui désire être roi, *presque* aimé est l'amant qui désire plus que l'amour. Oh ! que je me sais gré de t'avoir élevée dans la philosophie, Ingénue ! Tu as des mots sublimes ; je mettrai celui-là quelque part, bien sûr.

Ingénue embrassa son père.

— Presque heureux, oui, répéta celui-ci. Pour être heureux tout à fait, il ne nous manque rien, presque rien : l'argent. Ah ! si tu étais un garçon, Ingénue, nous l'aurions, cet argent, et tu ne dirais plus : « Presque heureux ! »

— Hélas ! je le dirais probablement pour autre chose, dit la philosophique Ingénue en pensant à Christian.

— C'est vrai, reprit Rétif, si tu étais un garçon, tu serais amoureux ou ambitieux.

— Ambitieux ! oh ! non, je vous jure, cher père.

— Amoureux, alors ; ce qui est pire : cela passe plus vite, voilà tout.

Ingénue leva d'un air de doute ses beaux grands yeux bleus sur son père ; il lui semblait incompréhensible qu'il y eût une passion au monde qui durât plus longtemps que l'amour.

— A propos d'amoureux, reprit Rétif, nous avons diablement parlé de l'amour, ce soir, va !

— Avec qui donc ? demanda Ingénue étonnée.

— Avec monsieur Réveillon ; c'est un aimable homme, en vérité, tout sot qu'il est.

— Vous avez parlé de l'amour avec monsieur Réveillon, mon père ? reprit Ingénue au comble

de l'étonnement, et à quelle occasion, mon Dieu !

— Oh ! à propos de mille choses. Je lui ai raconté des sujets de nouvelles. Il a cela de très agréable, ce cher monsieur Réveillon, c'est qu'il ne comprend pas, et que, malgré cela, il a toujours l'air de comprendre ; en sorte qu'il ne fait aucune objection. Oh ! il n'est pas tourmentant.

— Mais vous disiez qu'il parlait d'amour sur mille choses.

— Oui, et particulièrement à propos d'Auger.

— D'Auger ! quel Auger ?

— Quel Auger veux-tu que ce soit ?

— Comment ! le nôtre ?

— Le nôtre, oui. Vois quelle belle vertu c'est que la charité ; voilà qu'en parlant toi-même de cet homme, tu dis : « Notre Auger. » Eh bien ! notre Auger, imagine-toi, mon enfant, que c'est un bijou : Réveillon en est enchanté. Il avait d'abord des soupçons et des préventions contre lui ; mais bah ! tout cela s'est dissipé.

— Ah ! vraiment ? Tant mieux, fit distraitemment Ingénue.

— Il n'y a pas d'homme plus intelligent, à ce qu'il paraît, comprends-tu ?

— En effet, je ne le crois pas sot.

— Mais, loin de là ! non-seulement il n'est pas sot, mais encore il est prévenant, il sait deviner les choses, il fait promptement sa besogne il est le dernier à se mettre à table et le premier à en sortir ; il ne boit que de l'eau, il s'isole des ouvriers, ses camarades ; déjà il a su se faire remarquer par l'habileté merveilleuse de son travail, et puis . . . eh ! eh ! je ne sais si tu l'as regardé, mais le drôle n'a pas une laide figure.

— Oh !

— Comment ! tu dis ? . . .

— Je dis qu'il n'est ni bien ni mal.

— Tu es difficile ! ses yeux sont vifs ; il est bien bâti, robuste sans trop d'apparence, un gaillard nerveux, un rude piocheur ! Réveillon et ses filles sont, par ma foi, enthousiasmés de lui.

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, dit Ingénue, et que notre protection ait rencontré un sujet digne d'elle.

— Bien dit, ma fille, s'écria Rétif, très bien dit ! parfaitement tourné ! tu viens de construire là une excellente phrase : *Et que notre protection ait rencontré un sujet digne d'elle* ; extrêmement bien, Ingénue ! Je suis de ton avis, mon

enfant, Auger fera son chemin dans cette maison-là.

— Tant mieux pour lui ! répondit Ingénue, en personne complètement désintéressée dans la question.

— Moi, j'ai vu tout cela de suite, continua Rétif ; tu sais, les filles de Réveillon cultivent des fleurs, des roses du Bengale, des marguerites des géraniums ; mais, depuis huit jours, comme on a beaucoup travaillé au trousseau de mademoiselle Réveillon l'aînée, tout cela était fort négligé.

— Oui, c'est vrai ; il paraît même qu'elle aura un fort beau trousseau.

— Eh bien ! ce diable d'Auger, voyant cette négligence, ne s'est-il pas avisé de se lever à trois heures du matin, et de bêcher, d'arroser, d'inonder le jardin, de sorte que c'était à n'y rien comprendre ; quoique personne n'eût l'air de s'en occuper, il était frais et fleuri comme un reposoir.

— En vérité ?

— Réveillon a été charmé, tu comprends bien ; ses filles, davantage encore ; on a cherché, on a supposé . . . rien ! Enfin, on a guetté, et l'on a vu mon gaillard qui enjambait la haie et piochait comme un nègre, tout en essayant de se cacher comme un voleur.

— Qu'est-ce ? fit en riant Ingénue.

— Attends, c'est aussi ce que lui a dit Réveillon, en l'abordant.

« — Eh bien ! Auger, vous vous faites donc le jardinier de mes filles ? C'est un surcroît de travail sans salaire, cela. »

» — Oh ! monsieur, répliqua Auger, je suis assez payé.

» — Comment cela, Auger ?

» — Oui, monsieur, payé au delà de mes mérites et de ma peine.

» — En quoi ? voyons.

» — Monsieur, vos filles ne sont-elles pas les amies de mademoiselle Ingénue ?

» — Oui.

» — N'ont-elles point parfois, à ce titre, l'occasion de lui offrir une fleur ?

» — Sans doute.

» — Eh bien ! monsieur, je travaille là pour mademoiselle Ingénue. »

— Pour moi ? s'écria la jeune fille.

— Attends donc, reprit Rétif, tu vas voir !

« — Et quand je m'arrache les mains aux épines, continua-t-il, quand j'arrose la terre de ma sueur, je me dis : « C'est trop peu encore, »

» Auger ! tu dois ton sang, tu dois ta vie à cette demoiselle ! et vienne l'heureux moment de verser l'un et de sacrifier l'autre, on verra si Auger manque de cœur et de mémoire ! »

Ingénue leva les yeux sur son père avec un air de doute.

— Il a dit cela ? demanda-t-elle en rougissant un peu.

— Mieux encore ! il a dit mieux encore, ma fille !

Ingénue baissa la tête en fronçant légèrement le sourcil.

— Enfin, dit Rétif, c'est un charmant garçon, et Réveillon l'a déjà récompensé.

— Ah ! et en quoi ?

— Auger, comme je l'avais prévu, n'était pas fait pour rester un simple ouvrier, un manoeuvre : il écrit d'une manière remarquable, et compte comme un mathématicien ; et puis Réveillon ou plutôt mademoiselle Réveillon a remarqué qu'il avait les mains très propres, et nullement bonnes au maniement des gros ouvrages ; de sorte que, le tirant des ateliers, il l'a mis dans les bureaux comme expéditionnaire. C'est une jolie place : douze cents livres, et nourri dans la maison.

— Oui, en effet, très jolie place, répéta machinalement Ingénue.

— Certes, elle ne vaut pas celle qu'il a quittée pour la prendre. Comme le lui disait Réveillon : « Auger, vous n'avez pas ici la cuisine du prince ; mais, telle quelle est, prenez-la. » C'est fort à Réveillon, qui est orgueilleux comme un hidalgo, d'avoir dit une pareille chose à Auger ; mais que veux-tu, mon enfant ? ce diable d'homme ! il change tout, jusqu'au caractère. « Ah ! monsieur, a répondu Auger, écoute bien cette réponse, mon enfant, ah ! monsieur, le pain sec de l'honnête homme vaut mieux que les faisans du crime. »

— Mon père, dit Ingénue, sauf votre avis, je trouva la phrase un peu forcée, et je n'aime pas beaucoup les *faisans du crime*.

— Il est vrai, répliqua Rétif, que ce dernier membre de phrase me paraît prétentieux ; mais, vois-tu, mon enfant, la vertu a son exaltation qui passe facilement dans le langage ; il y a des ivresses de vertu. En ce moment, Auger s'enivre de la sienne. C'est louable, il faut encourager ces choses-là ; voilà pourquoi j'ai passé légèrement sur les *faisans du crime*. D'ailleurs, je l'avoue, j'aimais assez le premier membre de phrase : « Le pain sec de l'honnête homme, »

cela sonne bien ; au théâtre, on ferait un effet là-dessus.

Ingénue approuva de la tête.

Pendant ce colloque, Rétif avait remplacé sa fidèle redingote par un déshabillé de nuit un peu grotesque, mais commode à la déclamation.

— Étrange vicissitude ! s'écria-t-il, en se sentant libre dans les entournures, coups du sort ! caprice de la vie ! jeux de l'âme ! voilà un homme que nous abhorrons, qui était notre ennemi capital ; voilà un misérable à qui, toi et moi, nous eussions ouvert un chemin prompt et droit vers la potence, n'est-ce pas ?

— Vers la potence ? reprit Ingénue. Oh ! mon père, monsieur Auger était bien coupable, mais il me semble aussi que vous allez trop loin.

— Oui, c'est vrai, j'exagère peut-être un peu, dit Rétif ; mais je suis poète, ma chère. *Pictoribus atque poetis*, comme dit Horace. Je répète donc la potence ; car si, toi, tu ne l'y eusses pas envoyé, moi un homme, moi ton père, moi blessé dans mes sentiments et dans mon honneur, je l'eusse envoyé, non-seulement à la potence, mais encore à la roue, et cela très volontiers ! Eh bien ! aujourd'hui, voilà que cet homme se trouve être le plus parfait, le plus accompli des braves gens ! voilà qu'il joint à ses mérites celui du repentir ! voilà qu'il est doublement digne d'éloges, non-seulement parce qu'il fait le bien, mais encore parce qu'il le fait après avoir fait le mal ! O Providence !

Ingénue levait de temps en temps son œil inquiet, et commençait à s'effrayer de cette exaltation de son père.

Celui-ci continua :

— Heureux précepte du législateur Jésus : « Celui qui se repent vaut plus que celui qui n'a jamais péché. »

— Pourquoi, demanda Ingénue, appelez-vous Jésus-Christ un législateur ?

— C'est bien, c'est bien, mon enfant, répondit Rétif ; nous autres philosophes, nous savons à quoi nous en tenir sur les termes. Je trouve donc Auger un plus honnête homme que tant d'autres, et je lui en sais gré doublement, puisque c'est toi qui as causé sa conversion.

— Moi, mon père ?

— Sans doute, toi ! Reconnais donc là cette voix secrète du cœur, ce mobile de toutes les actions généreuses de ce monde : si Auger ne t'aimait pas, il n'eût pas agi ainsi.

— Mon père... s'écria Ingénue rouge, honteuse et mécontente à la fois.

— Que dis-je, aimer ? continua Rétif : il faut idolâtrer les gens pour sacrifier ainsi tout, tout ! Ne disons donc pas ici : « Auger fut vertueux par amour de la vertu ; » oh non, et voilà l'erreur des hommes vulgaires ; là était l'erreur de ce brave curé Bonhomme et du digne fabricant Réveillon, qui tous deux attribuent le changement d'Auger à un retour de conscience. Non, ma fille, non ! Auger s'améliore, non point par l'amour de la vertu, mais par la vertu de l'amour.

Ingénue ne releva pas le trait.

Il en résulta que Rétif releva la tête, car il semblait attacher, ce soir-là, un grelot à chacune de ses paroles, pour le faire sonner à l'occasion.

— Eh ! eh ! fit-il avec une parfaite satisfaction de lui-même, il me semble, par ma foi, que je viens de dire là une chose charmante ; et, en vérité, je m'étonne, Ingénue, que toi, avec ce sens exquis que le ciel t'a donné, tu ne l'aies point remarquée. La *vertu de l'amour*, cela me fera un titre délicieux pour ma première nouvelle, et même pour un roman.

Et là-dessus, embrassant sa fille, Rétif se retira dans son alcove. Cinq minutes après, bercé par la satisfaction d'avoir trouvé un si beau titre, et peut-être bien un peu aussi par les fumées des vins fins qu'il avait bus, il dormait de ce sommeil doublement orgueilleux de l'homme et du poète satisfait de lui-même.

Quant à Ingénue, elle se retira dans sa petite chambre, fort peu disposée à dormir avant de s'être demandé à elle-même ce que signifiait cette idolâtrie d'Auger au moment même où éclatait l'indifférence de Christian.

XLII.

AUGER AMOUREUX.

Au reste, tout ce qu'avait dit Réveillon à Rétif, et Rétif à sa fille à l'endroit d'Auger était de la plus exacte et de la plus stricte vérité.

Auger semblait se multiplier, sous l'influence du feu secret qui le dévorait.

Sa besogne, il la faisait fondre et disparaître sous ses doigts avec une intrépidité qui donnait des vertiges à ses compagnons de travail.

Puis, des vertiges, ils arrivaient aux sueurs froides, et c'est concevable pour quiconque étu-

die, pendant un quart d'heure seulement, l'intérieur d'un bureau.

L'expéditionnaire du gouvernement a passé de tout temps pour un flâneur ; c'est un préjugé établi ; mais, en tout cas, l'expéditionnaire particulier ne lui cède en rien quand il peut se le permettre.

Nous faisons naturellement une exception pour tout expéditionnaire travaillant à la ligne.

Le prétexte de la belle écriture, à laquelle on s'applique, constitue surtout un temps froid dans le travail, ce que savent parfaitement les véritables calligraphes, qui abusent de leur talent. Tandis que l'on prend ses mesures, et après ses mesures, son élan pour une majuscule, on eût gribouillé une demi-page.

Auger écrivait comme le célèbre Saint-Omer, rendu plus célèbre encore par notre spirituel ami Henri Monnier ; mais il avait des intermitteces : il comprenait avec une merveilleuse intention, ce qui avait besoin d'être soigné et ce qui pouvait être lâché ; au lieu de mouler toutes choses en toutes circonstances, comme un expéditionnaire ordinaire, il savait être sobre de majuscules, de pleins et de déliés pour les lettres ou les écritures sans valeur aucune. Aussi les factures, les commandes et les acquits, il les abattait par douzaines, tandis que son voisin avait à peine tracé le titre d'une pièce.

Ce voisin, distancé par cette rapidité d'exécution, paraissait ne plus avoir rien fait de la journée, ainsi que le caissier, à qui ses bordereaux et ses reçus, son livre tenu en *doit* et *avoir*, suffisaient autrefois comme occupation.

Réveillon, qui croyait avoir deux phénix dans ces deux employés, s'aperçut, au contraire, que, sur les trois, il n'en avait qu'un : Auger effaçait les deux autres.

Le résultat de tout ceci fut que le caissier, troublé de voir ce Gargantua de l'expédition dévorer à lui seul le travail de trois personnes, perdit la tête, et ne vit plus clair sur la table de Pythagore. Ce fut alors que, tout naturellement, des erreurs se commirent de plus en plus graves, au fur et à mesure que le caissier perdait de plus en plus la tête, et que monsieur Réveillon fronça le sourcil comme Jupiter, de façon à faire trembler tout l'Olympe du faubourg Saint-Antoine.

Sournois et taciturne, Auger guettait l'occasion où le caissier ferait trop de sottises. Cette occasion ne pouvait tarder à se présenter. Un

jour, un acheteur honnête rapporta un billet de caisse de soixante livres que le caissier lui avait rendu en trop sur un billet de mille qu'il avait change au grillage de maître Réveillon.

Ce jour là, Réveillon dit tout haut :

— Voilà un homme dont j'avais pitié, parce qu'il avait femme et enfant, et qu'il faudra, cependant, que je mette à la porte au premier jour.

Or, poussé par les demoiselles Réveillon, idolâtre du père, obséquieux avec Rétif, tout pâle et tout en genuflexions quand il apercevait Ingénue, Auger faisait des pas de géant dans la carrière qu'il s'était choisie.

Un jour, il attendit Réveillon dans le couloir qui conduisait à la caisse. Le caissier venait de partir, sa besogne faite, et l'expéditionnaire, essouffé, avait doublé la somme de son travail habituel sans être arrivé à faire la moitié de la besogne qu'Auger avait faite lui-même.

Nous avons dit qu'Auger attendait Réveillon ; mais Auger s'arrangea de manière à ce que Réveillon crût l'avoir rencontré.

Le marchand de papiers peints nageait dans la satisfaction ; connaissance prise des résultats que nous venons de dire, il se frottait les mains.

— Parbleu ! dit-il à Auger, je suis ravi de vous rencontrer pour vous faire mon compliment.

— Ah ! monsieur, dit Auger avec une profonde humilité, monsieur, par grâce, ne vous moquez pas de moi ; ce n'est pas ma faute, je vous le jure, si je travaille si mal.

— Comment ! que dites-vous là ? demanda le fabricant.

— Monsieur Réveillon, n'abusez pas de mon malheur, poursuivit Auger.

— Je ne vous comprends pas, mon ami.

— Hélas ! monsieur, je le vois bien, si cela continue, il me faudra quitter votre maison.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je vous vole, monsieur Réveillon.

— Hein ?

Auger répéta d'un ton plus dolent encore que la première fois :

— Parce que je vous vole, vous dis-je.

— Que me volez-vous ?

— Votre temps.

— Ah ! par exemple ! expliquez-moi cela, Auger ; vous êtes, au contraire, un véritable phénomène.

— Oh ! monsieur !